

Du maître français au Schulmeister prussien : modèle et contre-modèle de l'instituteur dans quelques récits sur l'Alsace annexée (1872-1885)

Noëlle BENHAMOU
Université de Picardie Jules Verne
(CERCLL/Roman & Romanesque)

La représentation de l'école et de l'instituteur dans le roman français du XIX^e siècle a déjà fait l'objet de plusieurs études. Cependant, le récit court – conte et nouvelle – portant sur le maître d'école alsacien en 1870 y occupe bien peu de place¹. Il nous a donc semblé intéressant de choisir un corpus de nouvelles² publiées après la guerre franco-prussienne, entre 1872 et 1885, et mettant en scène des maîtres d'école et leurs élèves dans les régions annexées. Parmi ces quatre récits de Daudet, Erckmann-Chatrion et Montet, un seul – « La Dernière Classe » – est très connu et a dépassé les frontières car il a été publié dès 1872 pour sensibiliser l'opinion publique à la perte de l'Alsace, à sa germanisation forcée et aux souffrances endurées par sa population. Dans quelle mesure la forme brève véhicule-t-elle mieux qu'un roman des idées patriotiques ? Nous analyserons la figure de l'instituteur alsacien puis son contre-modèle, le Schulmeister prussien, pour étudier le pathétique de la situation – le remplacement du maître par un Allemand.

Le maître alsacien : un modèle de dignité et de courage

Daudet et Erckmann-Chatrion ont souvent représenté le système scolaire dans leurs œuvres³, portant un regard critique sur l'Institution, mais considérant l'éducation comme

¹ S'attachant surtout au genre romanesque, Guillemette Tison ne cite que « La Dernière Classe » et « Le Nouveau Maître » dans le chapitre consacré au « français, pour les petits Français », *Le Roman de l'école*, Paris, Belin, 2004, p. 134-135.

² Alphonse Daudet, « La Dernière Classe. Récit d'un petit Alsacien » (*L'Événement*, 13/05/1872), *Contes du Lundi* (1873), dans *Œuvres*, éd. Roger Ripoll, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1986, t. 1, notée DC ; « Le Nouveau Maître » (*ibid.*, 02/12/1872), *Contes et récits* (1873), puis *La Belle-Nivernaise*, Paris, Marpon et Flammarion, 1886, notée NM ; Erckmann-Chatrion, « Le Trompette des hussards bleus » (*THB*), *Contes vosgiens* (1877), dans *Contes et romans nationaux et populaires*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1963, t. 12, et Joseph Montet, « Les Trois Couleurs » (*TC*), *Contes patriotiques* (1885), Paris, Librairie Delagrave, 1893.

³ On connaît les œuvres de Daudet telle *Le Petit Chose* (1868), mais bien moins *Histoire d'un sous-maître* (1872), *Les Années de collège de Maître Nablot* (1874), *Maître Gaspard Fix* (1875) d'Erckmann-Chatrion qui

primordiale⁴. Leur sympathie pour certains enseignants de papier alterne avec la critique et la satire des mauvais maîtres. L'instituteur alsacien est présenté comme un être juste et apprécié, compétent et sensible à la réussite de ses élèves. Il semble idéal pour évoquer l'injustice de l'annexion. Hamel, qui vit avec sa sœur au-dessus de la classe, a fait de son travail un sacerdoce et, fidèle à ses convictions, trop vieux également pour se recycler en Allemagne, il décide de quitter sa fonction dignement.

M. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

« Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. » (DC 582)

Son élève le plaint – « Pauvre homme ! » (DC 583) – car ce fut un bon maître, aimé de tous.

D'ailleurs, Hamel incarne la France⁵ par son statut de fonctionnaire de la République fraîchement proclamée. L'ultime leçon de français est donnée aux enfants mais aussi aux anciens.

C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent, à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait... (DC 583)

Franz se souvient de M. Hamel comme d'un être juste et bon, attentif au bien-être de ses élèves, leur laissant « toujours quelques minutes de grâce le matin, en arrivant » (NM 215), ayant conscience du long chemin parcouru par certains enfants pour venir en classe. Le magister était attaché en particulier à un jeune orphelin élevé en plein air et supportant mal l'enfermement : « À force de patience, M. Hamel, notre ancien maître, était parvenu à l'appivoiser, et, quand il avait une petite course à faire aux environs, il envoyait Gaspard, tout heureux de se sentir à l'air libre [...]. » (NM 218) Cette aptitude à s'adapter à l'enfant et à sa psychologie paraît moderne. L'instituteur français s'intéressait aux cancre et aux écoliers réfractaires à toute discipline, en

créent des maîtres d'école, porte-parole de leurs idées sur l'instruction publique. Ils détruisirent le roman *Le Maître d'école* dont ils n'étaient pas satisfaits.

⁴ Ceci est surtout valable pour Erckmann-Chatrion, instituteurs du peuple. Lire Ellen Constans, « Erckmann-Chatrion, romanciers-instituteurs du peuple », *Tapis franc*, n°4 (octobre 1991), p. 74-99.

⁵ Cf. Noëlle Benhamou, « L'Alsace perdue : le patriotisme dans *La Dernière Classe* de Daudet et *Le Trompette des hussards bleus* d'Erckmann-Chatrion », *Le Petit Chose, Bulletin de l'Association des Amis d'Alphonse Daudet*, n°94 (2005), p. 99-111.

cherchant des alternatives aux coups de règles et en appliquant des méthodes pédagogiques individualisées, basées sur l'écoute et l'empathie.

Étienne Auburtin, maître à Trois-Fontaines, village passé sous l'autorité du cruel Baron von Krappenfels, a fermé son école depuis la défaite en signe de résistance mais il est sommé d'enseigner sous peine de représailles : « Non content de cela, cette espèce de sauvage voulait donner des ordres dans mon école, et ne craignit pas, un soir, de me dire que si je tardais de rouvrir mes classes, si je laissais vaguer les élèves par le village, il me ferait pendre à ma porte. » (*THB 392*) Ayant charge d'âmes, il rouvre l'école à regret⁶.

– Que les élèves viennent ou non... ce n'est pas moi qui les préviendrai.

J'espérais que pas un ne se présenterait, mais sur les sept heures, par ordre du colonel, le garde champêtre Poireau publiait déjà que l'école était ouverte, que les études recommençaient et que ceux qui n'enverraient pas leurs enfants en classe payeraient le double de réquisitions en foin, paille, farine et tabac, de sorte qu'une demi-heure après, pas un enfant ne manquait. (*THB 396*)

Auburtin sait bien jusqu'où peut aller la cruauté du colonel von Krappenfels envers les insoumis. Il a été témoin de la punition excessive dont a été victime un trompette de hussards pour avoir mal sonné de son instrument : le soldat prussien a été condamné à passer deux jours attaché dans un bûcher, alors qu'il gelait à pierre fendre. Plein de pitié envers le malheureux, l'instituteur plaide en vain sa cause auprès du colonel.

La force du récit, plus long que « La Dernière Classe », réside dans l'entrée inattendue du trompette dans la vie du maître. L'école, en effet, sert de refuge au soldat à demi-mort de froid que ses camarades raniment enfin.

Ils portèrent donc le trompette dans la salle d'école et l'étendirent sur la grande table en face du tableau ; ils ouvrirent un châssis, et, sur l'ordre de leur médecin, ils commencèrent à le déshabiller nu comme un ver.

Je n'eus que le temps de chasser les enfants, qui regardaient, le nez aplati contre les vitres, en leur criant que c'était un spectacle impudique. (*THB 399*)

Voyant son soldat mal en point, le colonel l'abandonne aux soins d'Auburtin, aux prises avec sa conscience : garder chez lui cet envahisseur serait contraire à son idéal patriotique, mais laisser un homme mourir sans lui prêter assistance serait indigne d'un citoyen. L'instituteur fait donc abstraction de la nationalité du trompette et de son appartenance à l'armée prussienne pour lui donner asile : « Je maudissais ces Allemands de m'obliger à sauver un gueux pareil, quand son propre colonel l'avait presque assommé par amour de la discipline. » (*THB 401*)

⁶ « Á la suite de l'annexion, le Reich introduisit immédiatement l'obligation scolaire, et œuvra pour que celle-ci fût respectée partout. », Alfred Walh et Jean-Claude Richez, *La Vie quotidienne en Alsace entre France et Allemagne 1850-1950*, Paris, Hachette, 1993, p. 297.

L'instituteur de Trois-Fontaines, ému par le sort du trompette, Franz Hirthès, lui offre l'hospitalité. Mais remis de ses blessures, le Prussien engraisse et se révèle un parasite. Le maître se laisse apitoyer par Franz, son homologue allemand, d'autant plus qu'ils se sont rencontrés deux ans auparavant aux eaux de Risslingen. Étienne ne se doute pas que son hôte est en fait son successeur, celui-là même dont lui avait parlé le colonel : « – Vous avez obéi, monsieur l'instituteur, et vous avez eu raison, car votre remplaçant était déjà prêt... à midi sonnant, il serait arrivé son paquet sous le bras, avec quatre hommes pour vous mettre dehors. » (THB 396-398) Étienne Auburtin doit finalement laisser sa place et se réfugier chez un parent qui vit en territoire français.

Le Schulmeister prussien : un magister violent

La cruauté légendaire des Prussiens constitue l'ossature de trois récits de notre corpus mettant en scène un maître allemand. M. Klotz, qui remplace M. Hamel, Franz Hirthès et M. Becker sont des magisters violents et cruels. Klotz – le bien nommé⁷ – et Franz Hirthès sont pères de famille, ce qui ne les rend pas plus humains, puisque femme et enfants sont à leur image⁸. M^{me} Klotz, qui s'occupe des pensionnaires, ne connaît que deux méthodes pour punir les élèves : les coups et les privations de toutes sortes. Les Prussiens sont décrits comme sournois, mesquins, méchants, gloutons⁹. Lorsque Hirthès reçoit une lettre censée contenir l'argent qu'il doit à son bienfaiteur français, une dispute éclate entre les deux hommes et le Prussien, plein de morgue, découvre son vrai visage, devant les brigadiers venus les séparer.

– Empoignez-moi ce misérable Français, qui se permet d'insulter un fonctionnaire de Sa Majesté l'empereur Guillaume, s'écria le bandit en me secouant. Je suis fonctionnaire... Voici ma commission d'instituteur dans ce village... Je suis ici chez moi !
Il montrait sa lettre, signée « Bismarck-Bohlen ». Cette lettre renfermait sa nomination d'instituteur aux Trois-Fontaines, et c'est moi, par ma bonté, en attestant qu'il était impotent, c'est moi qui l'avais aidé à se glisser dans ma place. (THB 410-411)

Si l'on ne voit jamais Hirthès faire la classe, étant plus soldat que maître, Klotz, lui, est dur avec ses élèves, leur imposant la contrainte et une discipline de fer. Il symbolise ainsi la germanisation forcée de l'Alsace.

⁷ En allemand, *Klotz* signifie *billot*, et *brute*, *butor*, *rustre* au sens figuré. *L'École aux pays envahis* (1917) de Royet a pour personnage maître *Schlagmann*, l'homme des coups. Lire Marie Palewska, « La plume au fusil : l'aventure militaire du colonel Royet », *Le Rocambole*, n°39/40 (été-automne 2007), p. 91-92.

⁸ « C'est qu'avec M. Klotz, les pensionnaires ont aussi M^{me} Klotz, qui est encore plus méchante que lui, et puis une foule de petits Klotz, qui vous courent après dans les escaliers, en vous criant que les Français sont tous des bêtes, tous des bêtes. » (NM 217)

⁹ « M. Klotz se mit à dévorer » (NM 224)

Le prussien Klotz, notre nouveau maître, ne plaisante pas. Dès huit heures moins cinq, il est debout dans sa chaire, sa grosse canne à côté de lui, et malheur aux retardataires ! [...] C'est qu'il n'y a pas d'excuse avec ce terrible Prussien. [...] M. Klotz ne veut rien entendre. On dirait que pour ce misérable étranger nous n'avons ni maison ni famille, que nous sommes venus au monde écoliers, nos livres sous le bras, tout exprès pour apprendre l'allemand et recevoir des coups de trique. (NM 215-216)

Il déteste les petits Alsaciens qui le lui rendent bien. Franz Hermann, le narrateur, le désigne par des expressions péjoratives : « ce terrible Prussien » (NM 215), « ce misérable étranger » (*id.*), « ce diable de Klotz »¹⁰ (NM 219).

Klotz ne peut remplacer le bon maître, ni rivaliser en matière d'éducation. Il ne fait preuve d'aucune compassion envers les écoliers, même orphelins, et ses méthodes sont à l'opposé de celles de M. Hamel : « Le pauvre Gaspard, qui avait déjà eu tant de mal à se mettre au français, n'a jamais pu apprendre un mot d'allemand. [...] À chaque leçon, la même scène recommence : [...] le maître le bat, M^{me} Klotz le prive de manger. Mais ça ne le fait pas apprendre plus vite. » (NM 218). Il éprouve un plaisir sadique à priver Gaspard de liberté, lui qui a tant besoin de grand air¹¹. Ne se départant pas d'un ricanement et d'un vilain rictus dans les moments les plus critiques, Klotz chantonne, après avoir maltraité l'enfant fugueur. Son attitude joyeuse contraste avec les larmes de Gaspard. Habitué à être obéi et à briser les personnalités trop affirmées, il entre dans des colères homériques – « Sa grosse figure était pourpre, sa langue s'embarrassait dans des jurons allemands. » (NM 220-221) – et fait régner « la peur du maître » (NM 224).

Joseph Montet pousse encore plus loin la caricature du Schulmeister. Le portrait esquissé souligne la laideur du Prussien et annonce son caractère borné : « Ce méchant diable de M. Becker, avec sa vilaine tête carrée et sa bouche toujours tordue par un sourire qui avait l'air d'une grimace, valait-il autre chose que les pires tours qu'on lui pouvait jouer ? » (TC 143) Becker est rendu d'autant plus détestable au lecteur qu'il est la cause des malheurs arrivés à la famille Hermann. Témoin du vote qui eut lieu dans son école, il a fait perdre son emploi de menuisier au père en le dénonçant à son patron : « Car c'était lui, ce méchant diable de Becker, qui avait fait ce joli métier d'espion. » (TC 144).

Tout comme ses compatriotes Klotz et Hirthès, le magister Becker n'a rien d'un pédagogue. Il voue une haine tenace au petit Franz qu'il ne cesse de vexer : « et, depuis, quand Franz Hermann arrivait à l'école, il était rare que M. Becker, debout sur le seuil, ne l'accueillit

¹⁰ On retrouve la même expression chez Montet, sans doute influencé par les deux contes de Daudet : « ce méchant diable de Becker » (TC 143)

¹¹ « Après les coups, la faim ; il a encore inventé la prison, et Gaspard ne sort presque plus. » (NM 219)

pas par ces mots, qui sifflaient entre ses lèvres minces crispées par son mauvais sourire : / – Ah ! te voilà, graine d’insurgé ! » (TC 145) L’instituteur s’emporte lorsqu’il découvre que son élève n’a pas nommé les provinces en allemand sur sa carte de géographie. Plein de mépris, il passe du vouvoiement au tutoiement, et use du sarcasme. Entrant dans une colère noire, il devient violent et frappe l’enfant.

- Ces noms-là, petit sacripant ? reprit le maître en lui fourrant sa carte sous le nez. Lis-les donc tout haut, si tu l’oses !
 - *Flandre, Franche-Comté, Bourgogne, Lorraine...*, lut docilement le petit Franz. [...]
 - Des provinces françaises, vraiment ? Monsieur prétend sans doute être plus savant que M. Justus Perthes, de Gotha, dont l’atlas est là, sur ma table !... Des provinces françaises ?... Attends un peu, graine d’insurgé, je vais t’apprendre à réformer la géographie !
- Et M. Becker, maintenant blême de rage, saisit Franz Hermann par le bras, le traîna à travers la classe effarée, ouvrit la porte, et, d’une poussée brutale, le jeta dehors. (TC 149-150)

Cette scène choquante fait l’objet d’une illustration en pleine page, montrant le magister jetant l’écoulier à terre.

Chez Daudet et Montet, le maître d’école prussien abuse doublement de son autorité sur l’écoulier : en tant qu’adulte et en tant que vainqueur, ou rallié aux occupants. C’est bien un contre-modèle d’instituteur, qui outrepassa ses pouvoirs sur sa classe, ne connaît que la violence et la pédanterie¹² face à des enfants malheureux.

Le pathétique au service d’une morale patriotique

Daudet, Erckmann-Chatrion et Montet ont choisi le conte pour évoquer la germanisation forcée. Cette forme narrative qui nécessite une économie de moyens correspond à la rapidité de la défaite de 1870 et au caractère soudain de l’annexion. Bien que chaque conte ait sa propre poétique, les récits utilisent parfois les mêmes procédés pour toucher le lecteur et le faire réfléchir à cette situation. « La Dernière Classe », sous-titré « Récit d’un petit Alsacien », et sa suite sont racontés à la première personne par un enfant naïf et sensible. La grande trouvaille de Daudet est d’avoir choisi un cancre comme témoin du départ de son maître et des mauvais traitements infligés à son camarade par le Prussien. Porte-parole d’idées patriotiques, Franz est d’autant plus touchant qu’il reçoit une formidable leçon de vie. « Les Trois Couleurs », écrit à la troisième personne, adopte aussi le point de vue de l’écoulier, auquel

¹² La cuistrerie des magisters prussiens sera véhiculée par les manuels scolaires : « Pour tenir l’école à sa place ils [les nouveaux maîtres de l’Alsace] ont fait venir d’Allemagne un jeune homme à mine déplaisante, à l’air orgueilleux et satisfait de lui-même, au regard faux derrière ses grosses lunettes ; personne n’a envie de s’arrêter pour causer avec lui. », Antoine Chalamet, *Jean Felber : histoire d’une famille alsacienne*, Classes élémentaires des lycées et collèges – Cours moyen et supérieur des écoles primaires. Lectures courantes, Paris, Alcide Picard et Kaan, 1891, p. 346.

les jeunes lecteurs peuvent s'identifier. Il leur reviendra, une fois adultes, de venger la France et de ne pas oublier leur langue, acte de désobéissance civile.

Le conte d'Erckmann-Chatrion se présente sous la forme d'un dialogue entre le narrateur et le vieil instituteur Auburtin, qui raconte l'épisode tragi-comique ayant abouti à son éviction de l'école. Plein de rebondissements, il a une forte portée didactique, explicite dans la clause prophétique : « Quel malheur d'être forcé de quitter son foyer, son village, son pays, et de se sauver à travers les bois comme un malfaiteur ! Ah ! ceux qui commettent de telles iniquités sont bien à plaindre : ils se préparent un avenir terrible. » (*THB* 412) L'instituteur, vecteur de savoir et de progrès, et l'enfant privé de langue française et de territoire national étaient particulièrement bien choisis pour toucher le lecteur.

Deux auteurs jouent sur le pathétique, en prenant pour héros des enfants¹³ battus par le nouveau maître prussien qui leur interdit tout. Franz – prénom patriotique s'il en est, également utilisé par Montet, et qui signifie François, donc Français – est tenté de faire l'école buissonnière : « [...] mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école. » (*DC* 581). Le verbe « résister » n'est pas employé au hasard. Attiré par la nature printanière et l'armée prussienne, l'enfant ne cède pas à la facilité de manquer l'école. Il ignore qu'il va vivre un événement historique : l'ultime cours de français de M. Hamel. Un nouveau maître venu d'Outre-Rhin le remplacera et assurera les cours en allemand comme le prévoit l'édit du 14 avril 1871.

Les contes tombent parfois dans le *pathos* des romans populaires. Ainsi, l'orphelin Gaspard Hénin, « gros garçon de dix ans qui en paraissait bien quinze » (*NM* 218), couche sous les toits de l'école et est devenu le souffre-douleur du Schulmeister. Lui et Franz ont « des marques rouges sur les doigts, sur le dos, partout » (*NM* 216). Détail touchant, Franz Hermann n'a pas eu de cadeaux de Noël. C'est pourquoi il dessine un drapeau français pour l'offrir à son petit frère Fritz. Il utilise même le sang de sa blessure au front occasionnée par Becker pour colorier la bande rouge du drapeau. Les récits rejoignent ainsi les ouvrages de propagande par plusieurs aspects. Le temps de l'intrigue est un moment clé de la vie de l'enfant : la dernière classe chez Daudet, le 31 décembre au matin chez Montet. L'action se passe durant des leçons de français et de géographie.

Daudet relate quelques heures de cours avec brièveté mais efficacité. Le lecteur, directement impliqué, partage les émotions du petit Franz : « Vous pensez si j'étais rouge et si

¹³ Citant Daudet et Montet, Claude Digeon explique qu'« on a aimé faire apparaître l'enfant dans les scènes de guerre. », *La Crise allemande de la pensée française (1870-1914)* [1959], Paris, P.U.F., 1992, p. 62.

j'avais peur ! » (DC 582). Cette adresse au lecteur le plonge dans la conscience de l'écolier, impuissant et révolté par l'éviction de son instituteur. Il se remémore les leçons ratées et sa fainéantise : « Ma dernière leçon de français !.../ Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ! Il faudrait donc en rester là !... » (DC 583) Interrogé sur la règle des participes, Franz ne peut répondre et sa honte est celle du vaincu qui a perdu faute de volonté et d'entraînement. Le récit fait alterner le discours poignant et moralisateur de l'instituteur avec les pensées de l'enfant, qui remarque des détails anodins, symboles patriotiques que le lecteur doit décrypter. Le cours de grammaire est l'occasion d'une longue autocritique du maître qui se sent responsable de la déscolarisation épisodique des villageois, et d'un plaidoyer déchirant en faveur de la langue française. La leçon d'écriture, quant à elle, permet à Daudet une critique implicite de la Prusse : « Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : *France, Alsace, France, Alsace*. Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe pendus à la tringle de nos pupitres. » (DC 584) La douce graphie ronde s'oppose à l'écriture gothique allemande, aux caractères austères, pointus et belliqueux. L'annonce du départ proche de M. Hamel est donnée par un indice auditif : le bruit des malles sur le parquet et des silences pesants durant lesquels Franz tente de percer les pensées de son maître. Le pathétique atteint son point culminant lorsque l'instituteur ne réussit pas à dire adieu et écrit sur le tableau noir : « VIVE LA FRANCE ! » (DC 585)

Tandis qu'une lutte entre adultes a lieu chez Erckmann-Chatrian, ailleurs ce sont des écoliers téméraires qui se rebellent contre l'opresseur. Gaspard, retourné au moulin de son oncle, menace Klotz d'un couteau : « Eh bien, oui, je me suis échappé ! Je ne veux plus aller à l'école. Je n'apprendrai jamais l'allemand, une langue de pillards et d'assassins. Je veux parler français comme mon père et ma mère. » (NM 223) Le lecteur est sensible au sort de l'orphelin en pleurs, ligoté comme une bête : « une voix faible, pleurante, suppliante, monta tout à coup du fond de la charrette et [...] disait, dans notre patois d'Alsace : "*Losso mi fort gen, herr Klotz...*" Laissez-moi m'en aller, monsieur Klotz... » (NM 224). Franz Hermann paie cher le mauvais tour joué à Becker : « c'était pour lui une pure joie de penser qu'il fabriquait pour son petit Fritz un drapeau français avec les crayons prussiens de ce méchant diable de Becker. » (TC 149) Des générations d'écoliers ont lu « La Dernière Classe »¹⁴ et ont attendu la revanche en s'identifiant à ces petits Alsaciens patriotes¹⁵.

¹⁴ Il faisait partie des livres d'étrennes comme le recueil de Montet.

¹⁵ « Il n'est pas jusqu'aux petits enfants qui ne donnent des inquiétudes à ces Allemands si forts et si fiers de leur force. Oui, vos petits camarades, les écoliers et les écolières d'Alsace-Lorraine, sont traités comme des suspects et des révoltés. On a rayé de l'enseignement du français du programme de leurs écoles ; on leur

On pourrait appliquer aux quatre récits étudiés ce jugement de Jules Lemaitre à propos du conte de Daudet : « Quel trésor de larmes dans *La Dernière classe* [...] ! »¹⁶. En effet, s'ils s'appuient sur une réalité historique – la germanisation des provinces annexées et de leurs habitants après la défaite de 1870 –, ces contes jouent sur le pathétique et reposent sur des clichés revanchards, destinés à indigner le lectorat des Français de l'intérieur. Les personnages – maîtres et élèves – sont donc caricaturaux et le contexte de l'école – rapport entre dominants et dominés – particulièrement propice à exacerber les passions autour de la question d'Alsace-Lorraine. Véritable contre-modèle, la figure du Schulmeister est forcément négative et proche du portrait de l'Allemand présent dans la littérature de l'époque. Mauvais pédagogue violent et délateur, il s'oppose au bon maître alsacien, homme juste et respecté, luttant en vain contre l'occupant et souhaitant laisser des valeurs à ses élèves avant son départ. Récits patriotiques, les contes de notre corpus ont entretenu, dans l'esprit des écoliers français qui les lisaient dans leurs manuels, la mémoire des provinces à reconquérir.

défend de parler français entre eux, dans leurs conversations et dans leurs jeux, et on les punit s'ils font usage de la langue proscrite. », A. Chalamet, *op. cit.* p. 8.

¹⁶ Jules Lemaitre, « Alphonse Daudet », *Les Contemporains : études et portraits*, Paris, Lecène et Oudin, 2^e série, 1886, p. 284.

